

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 27

Artikel: Clliao d'aillo et l'Ormounein
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Montaient aux abruptes échelles
A la force de leurs biceps.

Même il ne parut point barbare
De les voir, loin de leurs fourneaux,
Faire l'angle droit à la barre
Et se disloquer aux anneaux.

Un poing appuyé sur la hanche,
Elles pouvaient — touchants tableaux —
Lever du bout de leur main blanche
Le poids de quarante kilos,

Tâcher que leur muscle se gonfle,
Et brandir, au gré de leurs vœux,
La canne flexible et qui ronfle,
Roulée entre des doigts nerveux.

Elles nous prennent le Bicycle,
Aujourd'hui, parlent de leur « pneu »
Et figurent dans chaque article
De sport — et s'entraînent, morbleu !..

Tu disparaîs donc, ô faiblesse
Qui fait la féminité,
Fleur de langueur et de mollesse,
Charme de la fragilité !

Bientôt, au lieu de femmelettes,
La rue, au passant ébahi,
Offrira des femmes athlètes,
Comme à la foire de Neuilly,

D'une main où la sueur coule
Soulevant des fardeaux pesants
Et sur leur paume ayant l'ampoule
Et l'affreux cal des artisans !

— Ah ! si, du moins, longtemps malade,
Notre âge pouvait ressaisir
L'idéal type que l'Hellade
Propose à l'immortel désir !

Eprises des formes païennes
Que Praxitèle caressait,
Si, du moins, les Parisiennes
Rejetant voilette et corset...

Mais, avec la courte chlamyde,
Verrons-nous jamais — poursuivant
Sous les halliers le cerf timide,
Cheveux libres et chair au vent, —

Montrant le marbre de son buste,
Verrons-nous jamais, mes amis,
Dans sa grâce chaste et robuste
Renaître l'antique Artémis ?...

MARC LEGRAND.

CLLIAO D'AILLO ET L'ORMOUNEIN

Dzaque d'Aillo avai atseta 'na tchivra d'on
bordzai di z'Ormons, m' paraît que n'étais pas
asse bouna por le lacé que l'autre la l'ai avai
bragaté; tan qu'on dzor Dzaque reincontre
noutron Ormounein su la pillade du marts et se
boute à l'insurta que l'ai ia to dé qué brave
homme.

« Vilho gueux, que l'ai desai, t'é le plle brave
dé ta quemouna, m' t'as to parai roba la tchivra
que te m'as veindia. Faudrai sépara Aillo di
z'Ormons avoué onna mouraille de trenta pi dé
hiant po grava i z'Ormouneins de redécheindre
ein Aillo! « T'as bin raison », l'ai repond l'Or-
mounein, m' faudrai que le lé vigne battre
contre ! » — DENLA.

THÉORIE ET PRATIQUE

TANDIS qu'actuellement, en Russie, on s'éver-
tue, non certes sans peine, sans surpri-
ses, sans déceptions, sans désordres et
sans effusion de sang, à mettre en pratique les
principes de Marx et de Proud'hon, c'est le mo-
ment de rappeler la pochade faite en 1848, à
propos de la fameuse théorie de ce dernier :
« La propriété c'est le vol » :

Dans un des faubourgs de Paris,
Proud'hon passait un jour de fête;
Il avait, le matin, comme un bourgeois honnête,
De l'Elbeuf qu'il portait fort bien réglé le prix.
Un mendiant couvert de crotte
Va droit à lui, disant : « De votre redingote
La couleur, citoyen, me plaît... donnez-la moi ;
Elle semble faite à ma taille ! »

Proud'hon répond : — Comment ! canaille
Ce vêtement n'est pas à toi ;
Je l'ai payé, j'en suis le maître. »
— Oh ! j'ai l'honneur de vous connaître,
Dit à Proud'hon notre homme, et j'observe vos lois ;
N'avez-vous pas au moins répété deux cents fois
Que le peuple dans sa misère
Devait tomber sur le propriétaire ?
Il vous en cuira, maître fol,
Je suis pauvre, avec vous je troque
Donnez-moi donc votre défroque :
« La propriété c'est le vol... »

La montre. — Un avocat racontait ses dé-
buts à la barre.

« J'étais jeune et naïf, disait-il, et je plaçais
ma première cause. Il s'agissait d'un individu
ayant volé une montre. Le dossier, l'insigni-
fiance des preuves et, plus que tout, l'attitude
de l'accusé qui représentait par excellence ce
que l'on appelle « un bonhomme », m'avaient
convaincu de l'innocence de mon client. Je plai-
dai donc avec cette chaleur d'âme qui puise son
inspiration dans une foi robuste et j'obtins un
acquiescement. »

— Oh ! monsieur ! me dit-il, comme vous
avez bien parlé ! Mes enfants seront instruits à
vous bénir. Maintenant, il faudrait encore me
rendre un service.

— Et lequel ? demandai-je.

— Ce serait de déterrer la montre.

— Déterrer la montre ?...

— Sans doute, Elle est au pied du troisième
marronnier, sur la terrasse. Mais vous comprenez
que je puis encore être observé ; tandis que
vous, en vous promenant, vous fouillez avec
votre canne, vous prenez la montre et vous me
la repassez.

— Malheureux ! vous étiez donc coupable ?

— Comment vous ne le saviez pas ? Mais si
j'avais été innocent, je n'aurais pas fait la dé-
pense d'un avocat ; je me serais défendu moi-
même

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

18

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Toute ma crainte était que nous ne trouvassions
pas mon oncle chez lui, lorsque, la voiture s'étant
arrêtée, un jeune enfant nous dit qu'il était en ce
moment dans sa chambre.

« Qu'il descende ! dis-je à l'enfant.

— Non, nous monterons, dit le vieillard. Est-ce
bien haut ?

— Au premier, » répondit l'enfant.

Et, comme chez le peintre, la jeune miss, soule-
vant le bras de son père, entra dans l'allée avec
lui, pendant que j'aurais baisé les traces de ses
pas.

Mon oncle venait de rentrer. A peine l'eus-je vu,
que je courus pour me jeter dans ses bras.

« C'est toi, Jules ! » dit-il.

Mais je l'accablais de caresses sans pouvoir lui
répondre.

« Tu arrives sans chapeau, mon enfant, mais en
bonne compagnie, à ce que je vois. Madame et
monsieur, veuillez prendre la peine de vous as-
seoir. »

Je quittai sa main pour approcher des sièges.

« Nous ne voulons, monsieur, dit le vieillard,
que remettre entre vos respectables mains cet en-
fant, coupable, à la vérité, d'une étourderie, mais
dont le cœur est bien honnête. Il vous dira lui-
même par quelles circonstances nous avons eu le
plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage, et
pris la liberté de nous présenter chez vous. Adieu,
mon ami, me dit-il en me touchant la main, je
vous laisse mon nom sur cette carte, afin que vous
sachiez qui je suis, si jamais vous me faites le plai-
sir de recourir à mon amitié.

— Adieu, monsieur Jules... » ajouta l'aimable
filie. Et elle me tendit sa main.

Je les vis se retirer les yeux mouillés de larmes.

C'est de cette façon que je retrouvai mon bon
oncle Tom. Au bout de quelques jours, nous re-
tournâmes à Genève. Il m'ôta M. Ratin, et me prit
avec lui.

Ainsi s'ouvrit ma jeunesse. Je raconterai, dans
le prochain chapitre, comment j'en sortis à trois
ans de là.

II

Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a con-
seillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf,
pour lire ensuite Burlamaqui, égaré pour le mo-
ment. Aussi je me lève matin, je vais à ma table,
je m'établis, je croise les jambes, puis l'ouvre à
l'endroit... mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que
mes yeux, commencent à faire des excursions à
droite et à gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-
quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un
poil, je détache une paille avec toute sorte d'ingé-
nieuses précautions ; c'est ensuite sur le bouchon
de mon encrier, tout rempli de petites particulari-
tés curieuses dont chacune m'occupe à son tour,
jusqu'à ce qu'enfin, passant ma plume dans la bou-
clette, je lui imprime une molleuse rotation qui
me réjouit infiniment. Après quoi, volontiers, je
me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en
étendant les jambes et croisant les mains sur ma
tête. Dans cette situation, il me devient très difficile
de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en sui-
vant avec une vague fixité les bonds d'une mouche
qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commençant à se
roidir, je me lève pour faire, les deux mains dans
mes goussets, une petite promenade qui me conduit
au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscur
paroi, je rebrousse tout naturellement vers la fe-
nêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles,
un joli roulement où j'excelle. Mais voici un char
qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout ; il
faut voir ce que c'est. J'ouvre... Une fois là, j'ai
éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre ! c'est le vrai passe-temps d'un étu-
diant ; j'entends d'un étudiant appliqué, je veux
dire qui ne hante ni les cafés ni les vauriens. Oh !
le brave jeune homme ! il fait l'espoir de ses pa-
rents, qui le savent rangé, sédentaire ; et ses pro-
fesseurs, ne le voyant ni fréquenter les promena-
des, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux ta-
bles d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin, ce
jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge de
sa fenêtre.

Lui... c'est donc moi, modestie à part. J'y passe
mes journées, et si j'osais dire... Non, jamais mes
professeurs, j'amais Grotius, Puffendorf, ne m'ont
donné le centième de l'instruction que je hume de
là, rien qu'à regarder dans la rue.

Toutefois, ici comme ailleurs, on va par degrés.
C'est d'abord simple flânerie récréative. On regarde
en l'air, on fixe un fêtu, on souffle une plume, on
considère une toile d'araignée, ou l'on crache sur
un certain pavé. Ces choses-là consomment des heu-
res entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez un homme qui n'ait
jamais passé par là. Qu'est-il ? que peut-il être ?
Une sorte de créature, toute matérielle et positive,
sans pensée, sans poésie, qui descend la pente de
la vie sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, re-
garder alentour ou se lancer au delà. C'est un au-
tomate qui chemine de la vie à la mort, comme une
machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

(A suivre.)

Grand Théâtre. — La troupe de la Comédie est
en train de lier une nouvelle gerbe de succès. Elle
est applaudie et acclamée chaleureusement à cha-
que représentation. Et c'est justice.

Ce soir, samedi, un vaudeville toujours amusant,
Trois femmes pour un mari. Demain dimanche,
salle comble avec *Le Maître de forges*.

Kefol NEURALGIE
MIGRAINE
BOITE
FR. 180
TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien MONNET, éditeur responsable.